

Le pouvoir d'achat, il y a deux siècles, vu par un enfant du pays

Sur son portrait, Pierre de Constantin a l'air satisfait de lui et des autres : belle prestance, figure mâle encadrée de courts favoris, menton rasé, l'œil bleu, le regard en coin et, sur les lèvres, ce sourire un peu pincé de l'homme qui ne se laisse pas marcher sur les pieds. Sa réputation de vaillance et son bel uniforme vert d'officier des dragons de la Gironde, ses décorations accrochées au côté gauche de son plastron feraient d'ailleurs réfléchir quiconque serait tenté de se permettre cette familiarité déplacée.

Né en 1786 à Beaumont-du-Périgord, Pierre était le fils du capitaine Jean-Baptiste de Constantin, originaire de Capdrot ; ce dernier avait fait à quinze ans ses premières armes, fut à Fontenoy et à Rossbach. Il avait épousé en 1779 Françoise Delpit, fille d'Antoine Delpit, marchand drapier et consul de la ville de Beaumont, et de Sabine Grenier de Cardenal. Pierre de Constantin est l'un des soldats de la légende napoléonienne : au temps de l'Empire, sa carrière s'annonçait magnifique : engagé en 1807 (à ses frais) dans le corps d'élite des gendarmes d'ordonnance de la Garde, il est invité en cette qualité, à Mayence, au bal de l'Impératrice Joséphine, danse avec la reine Hortense, part en campagne après ce début enivrant et prend si valeureusement sa part de la bataille de Friedland qu'il est nommé sous-lieutenant au 23e dragons. Le voilà parcourant l'Europe, de Koenigsberg à Turin. D'Italie il passe en Hongrie, est à Wagram, retransverse l'Allemagne, revient en Italie puis part pour la Russie. Il en revient, se bat à Dresde et devant Paris. Il ne compte plus ses blessures, les chevaux tués sous lui, les prouesses de tout genre. Il est en 1814, chef d'escadrons (commandant) à 27 ans, chevalier de l'Empire et aide de camp du Maréchal Victor, duc de Bellune. Bref un héros ; mais un héros comme des milliers d'autres, et la petite histoire elle-même n'aurait pas à citer son nom si notre homme ne s'était singularisé par une pratique bien rare chez ses compagnons d'épopée : il marquait ses dépenses ! Son carnet, retrouvé par son arrière petit-fils, Yves de Constantin, constitue aujourd'hui un inestimable document. A quoi tient la renommée ! Qui aurait prédit à ce glorieux soldat que, de tous ses exploits, le seul dont s'entretiendrait l'ingrate postérité serait celui -méritoire- d'avoir consigné chaque soir ses débours de la journée ? Ce faisant, il n'imaginait pas qu'un temps viendrait où la lecture de son calepin amuserait les gens comme un conte de fées et produirait sur eux un effet d'ahurissement qu'obtiennent rarement les feuilletons les plus bourrés d'extravagantes péripéties. « Ahurissement », « conte de fées » ; je maintiens ces mots, certain de n'être pas contredit ; vous allez voir.

Le Commandant de Constantin est fortuné ; d'abord sa solde est importante ; il touche 366 fr. 25 par mois soit 4395 francs par an. Francs-or s'entend. Sa famille avait pu reconstituer sa fortune après la Révolution. Les revenus annuels de notre homme montent ainsi, autant qu'il apparait, à une vingtaine de milliers de francs. Les biens du chevalier se situent essentiellement dans les cantons de Monpazier (le château de Marsalès et ses 67,30 hectares, valeur 78 500 francs) et de Beaumont (une maison en ville -6 400 fr.-, les domaines de Merle et de Léomard, commune de Labouquerie). Ils sont à l'époque largement plantés en vignes et en céréales d'un bon rapport. Il est donc en situation de ne rien se refuser, il mène assez grand train. Il a du reste la main ouverte et n'est pas de ceux qui coupent les liards en quatre.

Un cultivateur est alors considéré comme aisé dans les campagnes périgourdines, s'il a un revenu d'au moins 2000 francs annuels. En effet, l'indispensable paire de bœufs de labour vaut déjà 800 à 1500 francs. Un simple ouvrier agricole en est bien loin, lui qui ne peut espérer gagner à l'époque que jusqu'à 250 francs par an. Un forgeron habile, il y en a dans le « pays au fer », avec 3 francs par jour de travail, atteint quelquefois mille francs dans l'année. L'instituteur communal Bayol, bien traité par la ville de Monpazier, avait lui un traitement fixe de 400 francs en 1808, auxquels s'ajoutaient divers émoluments et le logement. L'« *artiste vétérinaire* » Parsat donnait des consultations à 4 francs. Un tailleur de pierre ou un charpentier gagnaient 2 francs par journée de travail. Un maçon, 1 franc. Un cordonnier, 40 centimes. La plus petite monnaie est alors la pièce de 5 centimes, le fameux « sou ». Ne pas la gagner, c'est être « sans un sou ». A la fin de l'Empire, le kg de pain (blanc) est à 30 centimes, le kg de lard à 80. C'est déjà assez cher pour beaucoup. Mais la volaille abonde à la campagne. Pour 20 à 40 centimes, on peut s'offrir la fameuse poule au pot... le dimanche. L'oie est bien sûr réservée aux fêtes (2 fr. 50 pièce). Les produits coloniaux, venus par Bordeaux, sont hors de prix : le kg de sucre à 4 francs et la livre de café à 8 francs ! Ce n'est pas pour les petites gens vont en sabots (1 fr. 20 la paire) et en blouse. Une chemise d'homme est déjà pour beaucoup un bien précieux (3 à 4 francs à Belvès).

Quoique très attaché à l'Empereur Napoléon, Pierre de Constantin se rallie à la Restauration, ne pouvant se résigner à quitter l'armée. Il conserve son grade et, après quelques semaines passées en Périgord, il monte en selle et reprend le chemin de Paris, bien décidé à poursuivre sa carrière. Il évite Bergerac et passe par Lalinde. Pour traverser la Dordogne il lui faut, pour lui et ses chevaux, payer un bac (0 fr. 12) puis par Vergt, rejoindre Périgueux. De là, une mauvaise et lourde voiture de poste (la « *patache* ») le mène par Limoges et Argenton à Orléans pour 79 francs. La relativement confortable diligence d'Orléans à Paris lui coûtera encore 23 francs 18. Arrivé dans la capitale, il dîne ; il dîne, seul, mais confortablement, sans nul doute et dans quelque restaurant élégant. Son repas lui coûte 1 fr. 18 centimes ! Il va ensuite au café et y dépense 16 centimes de consommation mais aussi 3 francs pour « *un carreau de vitre cassé* ». Accident ? dispute ? on ne sait. Il est logé à l'hôtel du Rhin, place Vendôme, alors le mieux situé, le plus aristocratique de Paris. C'est là que fréquentent les boyards et les têtes couronnées. Pour le coup la note sera salée : « *A J'hôtel du Rhin, pour quatre jours, 8 francs* ». On serait curieux de savoir à quelle dépense s'applique cette rubrique discrète qui revient deux fois le premier soir : « *la ronde de nuit* ». Ne portons pas de jugements téméraires. De fait, la première « ronde de nuit » coûte à Constantin 8 centimes et la seconde 2 francs. Quel que soit le divertissement dissimulé sous cette désignation, quelque modiques que fussent les prix à cette époque trop heureuse, il n'est pas vraisemblable que pour 8 centimes on pût s'offrir une débauche débridée.

Mais voici notre bel officier installé : il a trouvé une pension convenable qu'il règle tous les quinze jours (22 fr. 10). On peut le suivre dans sa vie intime ; on le voit se payant des bains chauds (2 fr. 15 !) qu'il agrmente suivant l'usage du temps d'un léger en-cas : « *Au bain, une croûte au pot, 1 franc* ». - *Au bain, un bouillon, 0,10 c.* ». Il se commande des cartes de visite (0 fr. 15) et, avant de quitter Paris, achète deux paires de gants, des gants magnifiques, sûrement car il les paye 1 fr. 56 la paire.

Maintenant il roule vers les Ardennes ou il va tenir garnison. On pourrait croire que les prix de la province sont moins élevés que ceux de Paris. Erreur : la dépense de Constantin s'enfle dans des proportions notables. Ainsi à Mézières, il paye 17 francs à son auberge pour dix journées de séjour. L'auberge de Rocroi est plus chère encore que l'hôtel du Rhin à Paris : 17 fr. 18 pour sept jours ; bien

certainement la nourriture est comprises dans ce tarif exorbitant. Du reste, il faut remarquer que ce qui coûte le moins, c'est le vivre et le couvert ; les vêtements et le linge eux, sont très onéreux ; l'officier paie son équipement lui-même à l'époque. Pierre s'habille élégamment, paye un bel habit d'uniforme 130 francs, un « *habit bourgeois* » (civil) 135 francs ; trois gilets de piqué blanc fin, 63 francs ; une redingote 155 francs ; un pantalon de drap gris 31 francs ; un chapeau 44 francs. Les chemises lui coûtent 8 francs pièce ; elles ne doivent pas être de même facture que celle de Belvès. J'ignore ce que coûte aujourd'hui « *un casque à crinière* » -la garde républicaine à cheval en porte toujours de superbes- mais je vois que Constantin payait le sien 160 francs.

Une telle énumération menacerait d'être fastidieuse ; Joseph Durieux, vice-président de la Société historique et archéologique du Périgord, en publiant en 1925 le carnet de dépense du chevalier de Constantin nous a fourni que des extraits ingénieusement choisis pour servir de leçon aux économistes et pour exciter les vulgaires mortels nos contemporains, à la mélancolie en leur donnant une idée des prix de jadis. Je constate par ailleurs que dans ce livre de comptes, sauf 13 fr. 30 versés au receveur de l'enregistrement après le décès de Mme de Constantin mère, le scrupuleux officier, quoiqu'il soit, on l'a vu, copieusement renté, ne mentionne pas un centime d'impôts...Les militaires en étaient-ils exemptés ou notre Périgourdin fraudait-il le fisc ?

Un feuillet de ce memento intéressera particulièrement les dames ; c'est celui où sont consignées les dépenses occasionnées par le mariage du chef d'escadrons. Il épousait en 1821, à Besançon, Emilie de Mareschal-Vezet, appartenant à une des familles les mieux posées et les plus royalistes de la Franche Comté. Ses parents avaient du émigrer durant la Terreur, elle était née en Suisse. La jeune fille était « *gaie, spirituelle, musicienne et savait l'allemand* » ; on ne dit rien de sa figure mais on doit la croire bien jolie, car Pierre s'éprit d'elle à la première rencontre. Pour la corbeille, il offrit : « *une robe de tulle, garnie de dentelles, 487 francs ; une robe de soie, 213 fr. 65 ; un peigne en corail avec monture de perles, 1 200 francs, une bourse de 507 francs et deux anneaux de mariage à 29 fr. 50 la paire* ». Il y ajouta son propre portrait peint à l'huile -1 400 francs- entouré d'un beau cadre en bois doré -180 francs-.Le cadre destiné au portrait de sa fiancée était plus modeste et ne lui revenait qu'à 7 francs. Il ne s'oublia pas d'ailleurs et tandis qu'il était en veine de folies, il se paya une paire de pistolets à double détente, 404 fr.50, des épaulettes neuves à

98 fr.25, port compris, et, pour 15 francs, il fit redorer sa giberne. On trouve encore « *un chiffre fait avec des cheveux de ma femme et des miens* », coût 8 francs.

Le cavalier Constantin notait avec la même précision le prix des chevaux (de 322 à 520 francs), des bottes (35 fr.) d'une selle (108 fr.), mais aussi des éperons, de la bride, du licol, de l'étrille et jusqu'au fer à cheval (1 fr.). Ses trois chevaux mangent pour sept francs par jour. Il pense aussi à son épouse, excellente cavalière, elle aussi. Il lui paie une robe amazone, 51 francs. Lors d'un séjour parisien il fait l'acquisition, rue de Rivoli, d'une paire de harnais magnifiques pour tirer la calèche d'Emilie (400 fr.).

Il consigne enfin les honoraires du vétérinaire, la mensualité de son ordonnance, le pourboire des filles d'auberge, ses largesses aux trompettes du régiment, ses souscriptions aux repas de corps, aux banquets de sa loge maçonnique, à la fête du colonel. Il n'oublie pas son journal hebdomadaire (0,17 fr), ses dépenses au concert, au théâtre (2 fr. 10). En 1823 il rejoint son régiment à Bayonne. La campagne le mènera jusqu'en Andalousie. La diligence de Bergerac à Bordeaux lui coûte 12 fr., avec étape à Libourne. Il y fait l'acquisition d'un dictionnaire français-espagnol (5 fr.).

Viennent aussi les comptes du ménage qui faisaient venir des larmes d'admiration aux yeux de l'académicien Gaston Lenôtre : « *A Rose, la cuisinière, pour trois mois de gages 45 francs. A Jeannette, la femme de chambre, pour un trimestre également, 37 fr. 50. A François, le valet de chambre, 62 fr. 50 pour le trimestre encore.* ». Notez que cette cuisinière à 15 francs par mois est certainement un fin cordon bleu, car on mange bien chez

les Constantin. Le chevalier lui-même se pique d'être connaisseur ; j'en veux pour preuve que les bourriches qu'il envoie à sa belle-mère lorsqu'il se trouve en permission en Périgord. C'est d'abord un plein panier de truffes de 13 fr. 75 ; puis une dinde et un canard truffés, les deux pièces à 29 fr. 10. Et voici encore un canard, mulâtre celui-ci, pareillement bondé de truffes, 12 fr. 50. Je ne sais ce qu'est un canard mulâtre, ni si ce palmipède métis possède, au point de vue gastronomique, quelque supériorité sur ses congénères à sang non mêlé, mais c'est de toute évidence, une volaille de choix puisque Constantin l'expédie à son général.

Au reste, sa situation de fortune l'obligeait à faire bien les choses et voici les comptes d'une grande soirée, suivie d'un bal, qu'il offrit, le 26 août 1826, à la haute société de Besançon ; on y relève, entre autres : « *10 fr. 60 d'orgeat et autres sirops, 3 francs de citrons, 7 fr. 50 de rhum, 5 fr. 75 de gâteaux feuilletés, 0 fr. 10 de cannelle, 3 francs de cartes à jouer, 0 fr. 90 d'huile à brûler, 1 fr. 50 de chandelles...* ». Et allez donc ! Nul doute que la fête ne parût splendide...

Deux sous de cannelle et trente sous de chandelles ! Voilà qui fait réfléchir : nos aïeux, même aisés, avaient des goûts simples, dédaignaient de se guinder et ne cherchaient pas à écraser le voisin. C'était peut-être ça le remède à « la vie chère » à une époque où l'on ne parlait pas encore de « pouvoir d'achat ».

Le pouvoir d'achat, il y a deux siècles, vu par un enfant du pays

Sur son portrait, Pierre de Constantin a l'air satisfait de lui et des autres : belle prestance, figure mâle encadrée de courts favoris, menton rasé, l'œil bleu, le regard en coin et, sur les lèvres, ce sourire un peu pincé de l'homme qui ne se laisse pas marcher sur les pieds. Sa réputation de vaillance et son bel uniforme vert d'officier des dragons de la Gironde, ses décorations accrochées au côté gauche de son plastron feraient d'ailleurs réfléchir quiconque serait tenté de se permettre cette familiarité déplacée.

Né en 1786 à Beaumont-du-Périgord, Pierre était le fils du capitaine Jean-Baptiste de Constantin, originaire de Capdrot ; ce dernier avait fait à quinze ans ses premières armes, fut à Fontenoy et à Rossbach. Il avait épousé en 1779 Françoise Delpit, fille d'Antoine Delpit, marchand drapier et consul de la ville de Beaumont, et de Sabine Grenier de Cardenal. Pierre de Constantin est l'un des soldats de la légende napoléonienne : au temps de l'Empire, sa carrière s'annonçait magnifique : engagé en 1807 (à ses frais) dans le corps d'élite des gendarmes d'ordonnance de la Garde, il est invité en cette qualité, à Mayence, au bal de l'Impératrice Joséphine, danse avec la reine Hortense, part en campagne après ce début enivrant et prend si valeureusement sa part de la bataille de Friedland qu'il est nommé sous-lieutenant au 23^e dragons. Le voilà parcourant l'Europe, de Koenigsberg à Turin. D'Italie il passe en Hongrie, est à Wagram, retransverse l'Allemagne, revient en Italie puis part pour la Russie. Il en revient, se bat à Dresde et devant Paris. Il ne compte plus ses blessures, les chevaux tués sous lui, les prouesses de tout genre. Il est en 1814, chef d'escadrons (commandant) à 27 ans, chevalier de l'Empire et aide de camp du Maréchal Victor, duc de Bellune. Bref un héros ; mais un héros comme des milliers d'autres, et la petite histoire elle-même n'aurait pas à citer son nom si notre homme ne s'était singularisé par une pratique bien rare chez ses compagnons d'épopée : il marquait ses dépenses ! Son carnet, retrouvé par son arrière petit-fils, Yves de Constantin, constitue aujourd'hui un inestimable document. A quoi tient la renommée ! Qui aurait prédit à ce glorieux soldat que, de tous ses exploits, le seul dont

s'entreprendrait l'ingrate postérité serait celui -méritoire- d'avoir consigné chaque soir ses débours de la journée ? Ce faisant, il n'imaginait pas qu'un temps viendrait où la lecture de son calepin amuserait les gens comme un conte de fées et produirait sur eux un effet d'ahurissement qu'obtiennent rarement les feuilletons les plus bourrés d'extravagantes péripéties. « Ahurissement », « conte de fées » ; je maintiens ces mots, certain de n'être pas contredit ; vous allez voir.

Le Commandant de Constantin est fortuné ; d'abord sa solde est importante ; il touche 366 fr. 25 par mois soit 4395 francs par an. Francs-or s'entend. Sa famille avait pu reconstituer sa fortune après la Révolution. Les revenus annuels de notre homme montent ainsi, autant qu'il apparaît, à une vingtaine de milliers de francs. Les biens du chevalier se situent essentiellement dans les cantons de Monpazier (le château de Marsalès et ses 67,30 hectares, valeur 78 500 francs) et de Beaumont (une maison en ville -6 400 fr.-, les domaines de Merle et de Léomard, commune de Labouquerie). Ils sont à l'époque largement plantés en vignes et en céréales d'un bon rapport. Il est donc en situation de ne rien se refuser, il mène assez grand train. Il a du reste la main ouverte et n'est pas de ceux qui coupent les liards en quatre.

Un cultivateur est alors considéré comme aisé dans les campagnes périgourdines, s'il a un revenu d'au moins 2000 francs annuels. En effet, l'indispensable paire de bœufs de labour vaut déjà 800 à 1500 francs. Un simple ouvrier agricole en est bien loin, lui qui ne peut espérer gagner à l'époque que jusqu'à 250 francs par an. Un forgeron habile, il y en a dans le « pays au fer », avec 3 francs par jour de travail, atteint quelquefois mille francs dans l'année. L'instituteur communal Bayol, bien traité par la ville de Monpazier, avait lui un traitement fixe de 400 francs en 1808, auxquels s'ajoutaient divers émoluments et le logement. L'« *artiste vétérinaire* » Parsat donnait des consultations à 4 francs. Un tailleur de pierre ou un charpentier gagnaient 2 francs par journée de travail. Un maçon, 1 franc. Un cordonnier, 40 centimes. La plus petite monnaie est alors la pièce de 5 centimes, le fameux « sou ». Ne pas la gagner, c'est être « sans un sou ». A la fin de l'Empire, le kg de pain (blanc) est à 30 centimes, le kg de lard à 80. C'est déjà assez cher pour beaucoup. Mais la volaille abonde à la campagne. Pour 20 à 40 centimes, on peut s'offrir la fameuse poule au pot... le dimanche. L'oie est bien sûr réservée aux fêtes (2 fr. 50 pièce). Les produits coloniaux, venus par Bordeaux, sont hors de prix : le kg de sucre à 4 francs et la livre de café à 8 francs ! Ce n'est pas pour les petites gens vont en sabots (1 fr. 20 la paire) et en blouse. Une chemise d'homme est déjà pour beaucoup un bien précieux (3 à 4 francs à Belvès).

Quoique très attaché à l'Empereur Napoléon, Pierre de Constantin se rallie à la Restauration, ne pouvant se résigner à quitter l'armée. Il conserve son grade et, après quelques semaines passées en Périgord, il monte en selle et reprend le chemin de Paris, bien décidé à poursuivre sa carrière. Il évite Bergerac et passe par Lalinde. Pour traverser la Dordogne il lui faut, pour lui et ses chevaux, payer un bac (0 fr. 12) puis par Vergt, rejoindre Périgueux. De là, une mauvaise et lourde voiture de poste (la « *patache* ») le mène par Limoges et Argenton à Orléans pour 79 francs. La relativement confortable diligence d'Orléans à Paris lui coûtera encore 23 francs 18. Arrivé dans la capitale, il dîne ; il dîne, seul, mais confortablement, sans nul doute et dans quelque restaurant élégant. Son repas lui coûte 1 fr. 18 centimes ! Il va ensuite au café et y dépense 16 centimes de consommation mais aussi 3 francs pour « *un carreau de vitre cassé* ». Accident ? dispute ? on ne sait. Il est logé à l'hôtel du Rhin, place Vendôme, alors le mieux situé, le plus aristocratique de Paris. C'est là que fréquentent les boyards et les têtes couronnées. Pour le coup la note sera salée : « *A l'hôtel du Rhin, pour*

quatre jours, 8 francs ». On serait curieux de savoir à quelle dépense s'applique cette rubrique discrète qui revient deux fois le premier soir : « *la ronde de nuit* ». Ne portons pas de jugements téméraires. De fait, la première « ronde de nuit » coûte à Constantin 8 centimes et la seconde 2 francs. Quel que soit le divertissement dissimulé sous cette désignation, quelque modiques que fussent les prix à cette époque trop heureuse, il n'est pas vraisemblable que pour 8 centimes on pût s'offrir une débauche débridée.

Mais voici notre bel officier installé : il a trouvé une pension convenable qu'il règle tous les quinze jours (22 fr. 10). On peut le suivre dans sa vie intime ; on le voit se payant des bains chauds (2 fr. 15 !) qu'il agrmente suivant l'usage du temps d'un léger en-cas : « *Au bain, une croûte au pot, 1 franc* ». - *Au bain, un bouillon, 0,10 c.* ». Il se commande des cartes de visite (0 fr.15) et, avant de quitter Paris, achète deux paires de gants, des gants magnifiques, sûrement car il les paye 1 fr. 56 la paire.

Maintenant il roule vers les Ardennes ou il va tenir garnison. On pourrait croire que les prix de la province sont moins élevés que ceux de Paris. Erreur : la dépense de Constantin s'enfle dans des proportions notables. Ainsi à Mézières, il paye 17 francs à son auberge pour dix journées de séjour. L'auberge de Rocroi est plus chère encore que l'hôtel du Rhin à Paris : 17 fr. 18 pour sept jours ; bien certainement la nourriture est comprises dans ce tarif exorbitant. Du reste, il faut remarquer que ce qui coûte le moins, c'est le vivre et le couvert ; les vêtements et le linge eux, sont très onéreux ; l'officier paie son équipement lui-même à l'époque. Pierre s'habille élégamment, paye un bel habit d'uniforme 130 francs, un « *habit bourgeois* » (civil) 135 francs ; trois gilets de piqué blanc fin, 63 francs ; une redingote 155 francs ; un pantalon de drap gris 31 francs ; un chapeau 44 francs. Les chemises lui coûtent 8 francs pièce ; elles ne doivent pas être de même facture que celle de Belvès. J'ignore ce que coûte aujourd'hui « *un casque à crinière* » - la garde républicaine à cheval en porte toujours de superbes- mais je vois que Constantin payait le sien 160 francs.

Une telle énumération menacerait d'être fastidieuse ; Joseph Durieux, vice-président de la Société historique et archéologique du Périgord, en publiant en 1925 le carnet de dépense du chevalier de Constantin nous a fourni que des extraits ingénieusement choisis pour servir de leçon aux économistes et pour exciter les vulgaires mortels nos contemporains, à la mélancolie en leur donnant une idée des prix de jadis. Je constate par ailleurs que dans ce livre de comptes, sauf 13 fr. 30 versés au receveur de l'enregistrement après le décès de Mme de Constantin mère, le scrupuleux officier, quoiqu'il soit, on l'a vu, copieusement renté, ne mentionne pas un centime d'impôts... Les militaires en étaient-ils exemptés ou notre Périgourdin fraudait-il le fisc ?

Un feuillet de ce mémento intéressera particulièrement les dames ; c'est celui où sont consignées les dépenses occasionnées par le mariage du chef d'escadrons. Il épousait en 1821, à Besançon, Emilie de Mareschal-Vezet, appartenant à une des familles les mieux posées et les plus royalistes de la Franche Comté. Ses parents avaient du émigrer durant la Terreur, elle était née en Suisse. La jeune fille était « *gaie, spirituelle, musicienne et savait l'allemand* » ; on ne dit rien de sa figure mais on doit la croire bien jolie, car Pierre s'éprit d'elle à la première rencontre. Pour la corbeille, il offrit : « *une robe de tulle, garnie de dentelles, 487 francs ; une robe de soie, 213 fr. 65 ; un peigne en corail avec monture de perles, 1 200 francs, une bourse de 507 francs et deux anneaux de mariage à 29 fr. 50 la paire* ». Il y ajouta son propre portrait peint à l'huile -1 400 francs- entouré d'un beau cadre en bois doré -180 francs-. Le cadre destiné au portrait de sa fiancée était plus modeste et ne lui revenait qu'à 7 francs. Il ne s'oublia pas d'ailleurs et tandis qu'il était en veine de folies, il se paya une paire de pistolets à double détente, 404 fr.50, des épauettes neuves à

98 fr.25, port compris, et, pour 15 francs, il fit redorer sa giberne. On trouve encore « **un chiffre fait avec des cheveux de ma femme et des miens** », coût 8 francs.

Le cavalier Constantin notait avec la même précision le prix des chevaux (de 322 à 520 francs), des bottes (35 fr.) d'une selle (108 fr.), mais aussi des éperons, de la bride, du licol, de l'étrille et jusqu'au fer à cheval (1 fr.). Ses trois chevaux mangent pour sept francs par jour. Il pense aussi à son épouse, excellente cavalière, elle aussi. Il lui paie une robe amazone, 51 francs. Lors d'un séjour parisien il fait l'acquisition, rue de Rivoli, d'une paire de harnais magnifiques pour tirer la calèche d'Emilie (400 fr.).

Il consigne enfin les honoraires du vétérinaire, la mensualité de son ordonnance, le pourboire des filles d'auberge, ses largesses aux trompettes du régiment, ses souscriptions aux repas de corps, aux banquets de sa loge maçonnique, à la fête du colonel. Il n'oublie pas son journal hebdomadaire (0,17 fr), ses dépenses au concert, au théâtre (2 fr. 10). En 1823 il rejoint son régiment à Bayonne. La campagne le mènera jusqu'en Andalousie. La diligence de Bergerac à Bordeaux lui coûte 12 fr., avec étape à Libourne. Il y fait l'acquisition d'un dictionnaire français-espagnol (5 fr.).

Viennent aussi les comptes du ménage qui faisaient venir des larmes d'admiration aux yeux de l'académicien Gaston Lenôtre : « **A Rose, la cuisinière, pour trois mois de gages 45 francs. A Jeannette, la femme de chambre, pour un trimestre également, 37 fr. 50. A François, le valet de chambre, 62 fr. 50 pour le trimestre encore.** ». Notez que cette cuisinière à 15 francs par mois est certainement un fin cordon bleu, car on mange bien chez les Constantin. Le chevalier lui-même se pique d'être connaisseur ; j'en veux pour preuve que les bourriches qu'il envoie à sa belle-mère lorsqu'il se trouve en permission en Périgord. C'est d'abord un plein panier de truffes de 13 fr. 75 ; puis une dinde et un canard truffés, les deux pièces à 29 fr. 10. Et voici encore un canard, mulâtre celui-ci, pareillement bondé de truffes, 12 fr. 50. Je ne sais ce qu'est un canard mulâtre, ni si ce palmipède métis possède, au point de vue gastronomique, quelque supériorité sur ses congénères à sang non mêlé, mais c'est de toute évidence, une volaille de choix puisque Constantin l'expédie à son général.

Au reste, sa situation de fortune l'obligeait à faire bien les choses et voici les comptes d'une grande soirée, suivie d'un bal, qu'il offrit, le 26 août 1826, à la haute société de Besançon ; on y relève, entre autres : « **10 fr. 60 d'orgeat et autres sirops, 3 francs de citrons, 7 fr. 50 de rhum, 5 fr. 75 de gâteaux feuilletés, 0 fr. 10 de cannelle, 3 francs de cartes à jouer, 0 fr. 90 d'huile à brûler, 1 fr. 50 de chandelles...** ». Et allez donc ! Nul doute que la fête ne parût splendide...

Deux sous de cannelle et trente sous de chandelles ! Voilà qui fait réfléchir : nos aïeux, même aisés, avaient des goûts simples, dédaignaient de se guinder et ne cherchaient pas à écraser le voisin. C'était peut-être ça le remède à « la vie chère » à une époque où l'on ne parlait pas encore de « pouvoir d'achat ».